ANTON TCHEKHOV

LA CERISAIE

THÉÂTRE TRADUIT DU RUSSE PAR ANDRÉ MARKOWICZ ET FRANÇOISE MORVAN



ACTES SUD

LA CERISAIE

A son retour de Paris, Lioubov Andreevna doit se rendre à l'évidence et, "ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, regarder la vérité en face". Il lui faut vendre son domaine et, avec lui, la cerisaie qui en fait le raffinement et la beauté.

La Cerisaie offre un tableau de l'aristocratie russe de la fin du XIXe siècle, vieillissante et inadaptée au monde moderne des marchands. Avec son écriture légère, son style enlevé – dont la nouvelle traduction d'André Markowicz et Françoise Morvan rend toute la saveur et le naturel –, c'est à la fois une partition théâtrale et une petite musique bouffonne, tragique, qu'a composées Tchekhov. Par cette œuvre incisive, Lopakhine le parvenu, Trofimov l'éternel étudiant sont devenus de véritables types de la littérature russe et du théâtre européen.

Anton Tchekhov (1860-1904), fils d'un épicier qui fit faillite, devint médecin et exerça cette profession jusqu'à la fin de sa vie. Dramaturge célèbre, il est aussi l'auteur de centaines de nouvelles qui font de lui un maître incontesté du genre.

DU MÊME AUTEUR DANS LA COLLECTION BABEL

Les Trois Sœurs, 1993, n° 69.
Oncle Vania, 1994, 2001, n° 104.
L'Homme des bois, 1995, n° 189.
La Mouette, 1996, n° 188.
Ivanov, 2000, n° 436.
Drame de chasse, 2001, n° 483.

Titre original :
Vichniovy sad

© ACTES SUD, 1992, 2002
pour la traduction française et la présentation
ISBN 978-2-330-08356-4

Illustration de couverture :
B. Kustodiev, *Portrait de Kustodieva* (détail)
Musée des Beaux-Arts, Odessa

ANTON TCHEKHOV

LA CERISAIE

comédie en quatre actes

version originale
et version académique

traduit du russe
par André Markowicz et Françoise Morvan

Lecture de Françoise Morvan

nouvelle édition revue et corrigée

ACTES SUD

Nous remercions Alain Françon, Jean-Claude Berrutti et tous les comédiens qui, au cours des répétitions en 1998 à la Comédie-Française et en 2002 au Théâtre du Peuple de Bussang, nous ont permis de corriger notre traduction.

F. M. et A. M.

PERSONNAGES

Ranevskaïa, *Lioubov Andreevna*, propriétaire terrienne.
Ania, sa fille, dix-sept ans.
Varia, sa fille adoptive, vingt-quatre ans.
Gaev, *Leonid Andreevitch*, frère de Ranevskaïa.
Lopakhine, Iermolaï Alexeevitch, marchand.
Trofimov, *Piotr Sergueevitch*, étudiant.
Simeonov-Pichtchik, Boris Borissovitch, propriétaire terrien.
Charlotta Ivanovna, gouvernante.
Epikhodov, *Semione Panteleevitch*, employé.
Douniacha, la bonne.
Firs, laquais, vieillard de quatre-vingt-sept ans.
Iacha, jeune laquais.
Un passant.
Le chef de gare.
Le receveur des postes.
Des invités, *des domestiques*.

ACTE I

Une chambre, qu'on appelle toujours la chambre des enfants. L'une des portes donne sur la chambre d'Ania. Le point du jour, juste avant le lever du soleil. On est déjà en mai, les cerisiers sont en fleur mais il fait froid, le brouillard du matin couvre la cerisaie. Les fenêtres de la chambre sont fermées.

Entrent Douniacha, tenant une bougie, et Lopakhine, un livre à la main.

LOPAKHINE. Il est arrivé, ce train, Dieu soit loué. Quelle heure est-il ?

DOUNIACHA. Bientôt deux heures. *(Elle souffle la bougie.)* Il fait déjà clair.

LOPAKHINE. Il a combien de retard, ce train ? Au moins deux heures. *(Il bâille et s'étire.)* Et moi aussi, bravo, quel animal. Je viens ici exprès pour les accueillir à la gare, et pan, je m'endors. Je m'assieds, je m'endors. La guigne… Tu aurais pu me réveiller.

DOUNIACHA. Je pensais que vous étiez reparti. *(Elle tend l'oreille.)* Ça y est, je crois qu'ils arrivent déjà.

LOPAKHINE *(tendant l'oreille).* Non… Il y a les bagages, et ci et ça…

Pause.

Lioubov Andreevna a passé cinq ans à l'étranger, je ne sais pas ce qu'elle est devenue maintenant… C'est vraiment quelqu'un de bien. Quelqu'un de facile, de simple… Je me souviens, j'étais gamin, quinze ans peut-être, mon défunt père – à l'époque, il tenait la boutique, ici, au village –, il m'avait envoyé un coup de poing en pleine figure, je saignais du nez… On était venus ensemble, je ne sais plus pourquoi, dans la cour, et, lui, il avait bu. Lioubov Andreevna, je la vois comme si c'était hier, toute jeune encore, toute mince, elle m'a conduit devant le lavabo, ici, là, dans cette chambre, la chambre des enfants. "Pleure pas, petit moujik, elle m'a dit, ce sera guéri pour ton mariage…"

Pause.

Petit moujik… Mon père, c'est vrai que c'était un moujik, et moi, je suis là, gilet blanc, chaussures jaunes. Le groin d'un porc dans les petits fours… Sauf que je suis riche, j'ai de l'argent plein les poches, mais si on y réfléchit, si on veut voir les choses – moujik cent pour cent. *(Il feuillette le livre.)* Ce livre, tiens, là, je l'ai lu – rien compris. Je lis, je m'endors.

Pause.

DOUNIACHA. Les chiens, eux, ils n'ont pas dormi de la nuit ; ils sentent bien que leurs maîtres reviennent.

LOPAKHINE. Qu'est-ce qui t'arrive encore, Douniacha ?…

DOUNIACHA. Les mains qui tremblent. Je vais m'évanouir.

LOPAKHINE. Tu es bien tendre, Douniacha. Je te vois mise, là, comme une demoiselle, et la coiffure pareil. Ça ne se fait pas. N'oublie pas qui tu es.

Entre Epikhodov, avec un bouquet ; il porte un veston et des bottes cirées à bloc qui grincent très fort ; en entrant, il laisse tomber son bouquet.

EPIKHODOV *(ramassant le bouquet)*. C'est le jardinier, là, qui l'envoie, à mettre, il dit, dans la salle à manger. *(Il donne le bouquet à Douniacha.)*

LOPAKHINE. Tu m'apporteras du kvas, pendant que tu y es.

DOUNIACHA. Bien, monsieur. *(Elle sort.)*

EPIKHODOV. Il y a du brouillard ce matin, il fait moins trois, et la cerise qui est en fleur. Je ne peux pas approuver notre climat. *(Il soupire.)* Je ne peux pas. Notre climat est inapte à favoriser l'adéquat. Tenez, Iermolaï Alexeïtch, si je puis vous le mettre en appendice, je me suis acheté, pas plus tard qu'avant-hier, des bottes, et ces bottes-là, je prends sur moi de vous l'assurer, elles grincent si fort que c'est hors du possible. Avec quoi les graisser ?

LOPAKHINE. Ça va. La barbe.

EPIKHODOV. Nul jour pour moi sans son malheur. Mais je ne me plains pas, je m'y suis fait, et même je souris.

Entre Douniacha ; elle sert du kvas à Lopakhine.

J'y vais. *(Il se cogne dans une chaise, qui tombe.)* Voilà… *(D'un air triomphant.)* Voilà, vous voyez, passez-moi l'expression, quelle circonstance, entre nous soit dit… C'est simplement très remarquable ! *(Il sort.)*

DOUNIACHA. N'empêche que, moi, pour tout vous dire, Iermolaï Alexeïtch, Epikhodov m'a demandé ma main.

LOPAKHINE. Ah !

DOUNIACHA. Je ne sais trop que faire… C'est quelqu'un de réservé, mais, parfois, il se met à parler, on ne comprend rien de ce qu'il dit. C'est beau, c'est sensible, à part qu'on ne comprend rien. Moi, j'ai l'impression qu'il me plaît. Lui, il m'aime à la folie. C'est un homme malheureux, chaque jour – quelque chose. On le moque, chez nous, on l'appelle Mille Malheurs…

LOPAKHINE *(tendant l'oreille).* Voilà, je crois que c'est eux !

DOUNIACHA. C'est eux ! Qu'est-ce qui me prend… je suis toute transie.

LOPAKHINE. C'est eux, cette fois, ça y est. Sortons les accueillir. Est-ce qu'elle va me reconnaître ? Cinq ans qu'on ne s'est pas vus.

DOUNIACHA *(très agitée)*. Je sens que je vais tomber… Ah je tombe !

On entend deux équipages s'approcher de la maison. Lopakhine et Douniacha sortent à pas pressés. La scène est vide. Du bruit vient des pièces voisines. Firs, qui était allé à la gare accueillir Lioubov Andreevna, traverse rapidement la scène, appuyé sur une petite canne ; il porte une vieille livrée et un haut-de-forme ; il parle tout seul mais on ne comprend pas un mot de ce qu'il dit. Le bruit dans les coulisses ne cesse d'augmenter. Une voix : "Voilà, passons par ici…" Lioubov Andreevna, Ania et Charlotta Ivanovna, tenant un petit chien en laisse, toutes trois en tenue de voyage. Varia, en manteau et foulard, Gaev, Simeonov-Pichtchik, Lopakhine, Douniacha, portant un balluchon et un parapluie ; des serviteurs avec les bagages – tout le monde traverse la chambre.

ANIA. Passons par ici. Maman, tu reconnais cette chambre ?

LIOUBOV ANDREEVNA *(d'une voix joyeuse, les larmes aux yeux)*. La chambre des enfants !

VARIA. Qu'il fait froid, j'ai les mains engourdies. *(A Lioubov Andreevna.)* Vos chambres, la blanche

et la mauve, sont restées telles quelles, ma bonne maman.

LIOUBOV ANDREEVNA. La chambre des enfants, ma chère, ma merveilleuse chambre… Je dormais là, quand j'étais petite… *(Elle pleure.)* Maintenant encore, je me sens toute petite… *(Elle embrasse son frère, Varia, puis de nouveau son frère.)* Et Varia, elle n'a pas changé, elle est comme avant, elle ressemble à une nonne. Douniacha aussi, je l'ai reconnue… *(Elle embrasse Douniacha.)*

GAEV. Le train a eu deux heures de retard. C'est du propre ! Vous parlez d'une organisation !

CHARLOTTA *(à Pichtchik)*. Mon chien, même des noisettes il mange.

PICHTCHIK *(étonné)*. Voyez-vous ça !

Ils sortent tous, sauf Ania et Douniacha.

DOUNIACHA. Comme on vous attendait… *(Elle prend à Ania son manteau et son chapeau.)*

ANIA. Je n'ai pas fermé l'œil des quatre nuits du voyage… Je suis gelée, maintenant.

DOUNIACHA. Vous êtes partie pendant le Grand Carême, il y avait de la neige, il gelait, et maintenant ? Ma bonne demoiselle ! *(Elle rit, elle l'embrasse.)* Comme je vous attendais, mon cœur, mon petit soleil… Il faut que je vous le dise tout de suite, je n'ai pas la force de tenir une minute de plus…

ANIA *(lassée)*. Quoi encore ?

DOUNIACHA. Le comptable Epikhodov, après la Semaine sainte, il m'a demandé ma main.

ANIA. Tu ne changeras jamais… *(Elle arrange ses cheveux.)* J'ai perdu toutes mes épingles… *(Elle est très fatiguée, elle a même du mal à tenir debout.)*

DOUNIACHA. Je ne sais même pas que penser. Il m'aime, mais il m'aime !

ANIA *(regardant dans la direction de sa chambre)*. Ma chambre, mes fenêtres, comme si je n'étais jamais partie. Je suis chez moi ! Demain matin, je me lève, je cours dans la cerisaie… Oh, si je pouvais m'endormir ! Je n'ai pas dormi de tout le voyage, j'étais tellement inquiète.

DOUNIACHA. Monsieur Piotr Sergueïtch est chez nous depuis deux jours.

ANIA *(dans un cri de joie)*. Petia !

DOUNIACHA. Monsieur, c'est dans les bains qu'il dort, il s'est installé là. J'ai peur de déranger, qu'il dit. *(Elle sort sa montre de sa poche.)* Il faudrait le réveiller, mais Varvara Mikhaïlovna a dit que non. Laisse-le dormir, qu'elle m'a dit.

Entre Varia, un trousseau de clés pendu à la ceinture.

VARIA. Douniacha, du café, vite… Maman demande du café.

DOUNIACHA. Tout de suite. *(Elle sort.)*

VARIA. Dieu soit loué, vous êtes là. Tu es de nouveau parmi nous. *(D'une voix caressante.)* Ma petite fille est rentrée ! Elle est rentrée, ma jolie petite Ania !

ANIA. Tout ce que j'ai pu subir.

VARIA. J'imagine !

ANIA. Je suis partie pendant la Semaine sainte, il faisait froid. Et Charlotta qui jacasse pendant tout le voyage, qui fait des tours de magie. Pourquoi me l'avoir mise comme chaperon, cette Charlotta ?…

VARIA. Tu ne pouvais quand même pas y aller toute seule, mon petit cœur. A dix-sept ans !

ANIA. On arrive à Paris, le froid, la neige. Moi, le français, je le parle affreusement. Maman habite un quatrième étage, j'arrive chez elle, chez elle, c'est plein de Français, des dames, un vieux curé avec un livre, c'est enfumé, c'est malsain. Et, brusquement, ça m'a fait tellement mal pour elle, mais tellement mal, j'ai mis mes bras autour de sa tête, je l'ai serrée, je ne pouvais pas me détacher. Après, maman me faisait plein de caresses, elle pleurait…

VARIA *(les larmes aux yeux).* Oh, tais-toi, tais-toi…

ANIA. Sa villa près de Menton, elle l'avait déjà vendue, il ne lui restait rien, mais rien. Moi non plus, il ne me reste pas un sou, tout juste si on a pu

rentrer. Et maman qui ne comprend pas ! On déjeune dans une gare, elle commande ce qu'il y a de plus cher, et les serveurs, elle leur donne des pourboires d'un rouble. Charlotta pareil. Et Iacha aussi, il commande le même menu, c'est tout simplement affreux. Parce que maman a son laquais, Iacha, il est revenu avec nous…

VARIA. Je l'ai vu, le bandit.

ANIA. Et ici ? On a payé les intérêts ?

VARIA. Bien sûr que non.

ANIA. Mon Dieu, mon Dieu…

VARIA. On vend le domaine au mois d'août…

ANIA. Mon Dieu…

LOPAKHINE *(passant la tête par la porte et meuglant)*. Mê-ê-ê… *(Il sort.)*

VARIA *(les larmes aux yeux)*. Il mériterait des coups… *(Elle le menace du poing.)*

ANIA *(tout bas, embrassant Varia)*. Varia, il a demandé ta main ? *(Varia secoue la tête.)* Il t'aime pourtant… Pourquoi ne vous expliquez-vous pas, qu'est-ce que vous attendez ?

VARIA. J'ai l'impression que ça ne donnera rien, lui et moi. Lui, il a beaucoup de travail, pas de temps pour moi… à peine s'il me remarque. Qu'il fasse ce qu'il veut, ça me fait souffrir de le voir… Tout le monde parle de notre mariage, tout le

monde me félicite, et, en réalité, il n'y a rien, c'est comme un rêve… *(Changeant de ton.)* Ta broche, on dirait une abeille.

ANIA *(tristement).* C'est maman qui l'a achetée. *(Elle se dirige vers sa chambre, parle d'une voix joyeuse, enfantine.)* A Paris, moi, j'ai fait un tour en ballon !

VARIA. Mon petit cœur est de retour ! Elle est de retour, ma jolie petite fille !

Douniacha est déjà revenue avec une cafetière ; elle fait le café.

(Varia reprend, se tenant près de la porte.) Je marche du matin jusqu'au soir, mon petit cœur, je m'occupe du domaine et je n'arrête pas de rêver. Je te marierais à un homme riche, je pourrais être tranquille après ça, j'irais dans un ermitage, et puis à Kiev… à Moscou, et je marcherais, comme ça, de lieu saint en lieu saint… Je marcherais, toujours, je marcherais. La sainte vie !…

ANIA. Les oiseaux chantent dans la cerisaie. Quelle heure est-il maintenant ?

VARIA. Deux heures passées, sans doute. Il est temps de se coucher, mon petit cœur. *(Entrant dans la chambre d'Ania.)* La sainte vie !

Entre Iacha, portant un plaid et un petit sac de voyage.

IACHA *(il traverse la scène, parle avec délicatesse)*. On peut passer par là, mademoiselle ?

DOUNIACHA. Je ne vous aurais pas reconnu, Iacha. Comme vous avez changé à l'étranger.

IACHA. Hum… Et vous, qui vous êtes ?

DOUNIACHA. Quand vous êtes parti, moi, j'étais haute comme ça… *(La main au-dessus du sol.)* Douniacha, la fille de Fiodor Kozoïedov. Vous ne vous souvenez pas !

IACHA. Hum… A croquer ! *(Il regarde autour de lui et la prend dans ses bras ; elle pousse un cri et fait tomber une soucoupe. Iacha sort précipitamment.)*

VARIA *(sur le seuil, d'une voix mécontente)*. Qu'est-ce qui se passe encore ?

DOUNIACHA *(les larmes aux yeux)*. J'ai cassé une soucoupe…

VARIA. Ça porte bonheur.

ANIA *(sortant de sa chambre)*. Il faudrait prévenir maman ; Petia est ici…

VARIA. J'ai donné ordre qu'on le laisse dormir.

ANIA *(d'une voix pensive)*. Papa est mort il y a six ans, un mois plus tard, mon frère Gricha, un beau petit garçon de sept ans, s'est noyé dans la rivière. Maman n'a pas pu le supporter, elle est partie,

partie sans se retourner… *(Elle frissonne.)* Comme je la comprends, si elle savait !

Pause.

Petia Trofimov était le précepteur de Gricha, il risque de lui rappeler…

Entre Firs ; il porte un veston et un gilet blanc.

FIRS *(il va vers la cafetière, d'un air soucieux).* Madame va prendre sa collation ici… *(Il met ses gants blancs.)* Il est prêt, le café ? *(D'une voix sévère, à Douniacha.)* Toi ! Et la crème ?

DOUNIACHA. Ah, mon Dieu… *(Elle sort précipitamment.)*

FIRS *(s'agitant autour de la cafetière).* Propre à rien, va… *(Il marmonne à part soi.)* Madame rentre de Paris… Monsieur aussi, dans le temps, il allait à Paris… avec son équipage… *(Il rit.)*

VARIA. De quoi tu parles, Firs ?

FIRS. Vous désirez ? *(Joyeusement.)* Madame est revenue ! J'ai tenu ! Maintenant, je peux bien mourir… *(Il pleure de joie.)*

Entrent Lioubov Andreevna, Gaev, Lopakhine et Simeonov-Pichtchik ; Simeonov-Pichtchik porte une ample chemise paysanne de toile fine et un pantalon bouffant. Gaev entre en faisant avec les bras et le torse des gestes de joueur de billard.